

# La Petite SOMNAMBULE,

OU

**COQUETTERIE ET GOURMANDISE,**

*Vaudeville en trois Tableaux,*

**PAR M. LENDORMI,**

*Gombault*

Mis en scène par M. Armand Comergue,

Décora de M. Rodolphe;

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE M. COMTE,  
PASSAGE CHOISEUL, LE 18 DÉCEMBRE 1827.



**Paris,**

AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉÂTRE,

**CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,**

Cour des Fontaines, N° 4; et Passage de Genry IV, N° 12 et 14.

.....  
**1828.**

P. o. gall. 26319

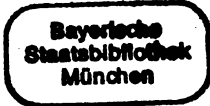
---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M<sup>me</sup> DE GENNEVAL. . . . . M<sup>lle</sup> DÉsirÉE.  
FRANVILLE, son frère, ancien  
Militaire. . . . . M. ALFRED.  
CÉCILE. } Enfans de M<sup>me</sup> de { M<sup>lle</sup> SOPHIE-MORIA-  
ADOLPHE. } GENNEVAL. { M. CHARLES.  
DUCORDEAU, Jardinier. . . . M. HYACINTHE.  
LOUISE, Femme-de-chambre de  
M<sup>me</sup> de GENNEVAL. . . . . M<sup>lle</sup> ALEXANDRINE.  
UNE VILLAGEOISE parlante. . M<sup>lle</sup> ARMANCE.  
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

*La scène se passe à Passy, chez Madame de Genneval.*



# La Petite SOMNAMBULE.

---

## Premier Tableau.

---

Le théâtre représente un jardin. Des guirlandes de fleurs sont attachées aux arbres.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DUCORDEAU, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(Au lever du rideau, Ducordeau est sur le devant de la scène ; il est entouré par les Villageois, qui l'écoutent attentivement.)

DUCORDEAU.

AH ça ! mes bons amis, vous avez tous bien entendu et bien compris, n'est-ce pas ?

TOUS.

Oui, oui.

DUCORDEAU.

Eh bien ! voyons... vous rappelez-vous c' que j' vous avons dit ?

UNE VILLAGEOISE, *vivement.*

Pardine ! vous nous avez dit comme ça, M. Ducordeau, qu' c'était aujourd'hui la fête de madame de Genneval ; qu'il fallait qu' nous nous tenions tous prêts à lui offrir nos bouquets, et qu' la plus malicieuse d' nous serait chargée d' lui faire une petite harangue.

DUCORDEAU.

Oui, bonne langue, c'est ça... D' la mémoire et beaucoup de paroles, v'là c' qui distingue les femmes, comme l'odorat distingue la rose de l'œillet d'Inde... j' l'ai toujours dit.

LA VILLAGEOISE.

Est-y aimable !

I.

DUCORDEAU.

Surtout , mes amis , j' vous le répétons , force compliments à not' bourgeoise ; elle est si bonne !

AIR : de l'Ecu de six francs.

Vantez de not' chère maîtresse  
La grande générosité ,  
Faites l'éloge d' sa tendresse ,  
De son esprit et d' sa gaité ,  
De ses graces et d' sa bonté :  
Des compliments chacun en d' sire ,  
Ça flatte c' lui qui les entend ;  
Et , si ce n'est pas vrai souvent ,  
Du moins c'est toujours bon à dire.

TOUS.

Oui , si ça n'est pas vrai souvent ,  
Du moins c'est toujours bon à dire.

DUCORDEAU.

N'oubliez pas non plus que M. Franville , ancien militaire , et frère de not' bourgeoise , s'ra à not' tête , et command'ra la manœuvre.

LA VILLAGEOISE.

Ah ben ! tant mieux ; il est si gai qu'il nous mettra tous en train.

DUCORDEAU.

Il aura pour aides-de-camp M. Adolphe et mademoiselle Cécile , nos jeunes maîtres.

LA VILLAGEOISE , à part.

A propos ! n' faut pas que j'oublions d'apporter d' la galette à mademoiselle Cécile , elle l'aime tant... Dieu ! aime-t-elle la galette !

DUCORDEAU , d'un ton important.

Et c'est M. Jean - Ignace Ducordeau , votre serviteur , qui fermera la marche ; allez au parterre , j'allons vous y joindre pour vous donner des bouquets ; partez , la consigne est donnée...

*Ensemble.*

DUCORDEAU.

AIR : Vaudeville des Gascons.

Courez ( bis ) chercher des fleurs :  
Ah ! quel beau jour , ah ! quelle ivresse !  
Vous allez fêter not' maîtresse ,  
Ce rôle convient à vos cœurs.

LES VILLAGEOIS.

Courons (*bis*) chercher des fleurs :  
Ah ! quel beau jour , ah ! quelle ivresse !  
Nous allons fêter not' maîtresse ,  
Ce rôle convient à nos cœurs.

DUCORDEAU.

Je crois que j'en perdrai la tête.

LA VILLAGEOISE.

Faud'rait pas fair' grand' chos' pour ça.

DUCORDEAU.

Oui , mais mon esprit m' restera...

LA VILLAGEOISE.

Au moins autant qu' dur'ra la fête.

DUCORDEAU.

Long-temps encor après la fête.

TOUS ET DUCORDEAU.

Courons , courrez , etc.

(*Les Villageois sortent.*)

## SCÈNE II.

DUCORDEAU , LOUISE , *arrivant d'un air triste.*

DUCORDEAU.

Ah ! vous v'là , mam'zelle Louise , qu'avez-vous donc ?  
pour un jour de fête , vous êtes triste comme une  
giroflée déflourie.

LOUISE.

C'est bien naturel ; depuis quelques jours , madame  
me boude... a de l'humeur , et paraît soupçonneuse à  
mon égard.

DUCORDEAU.

Eh ben ! mam'zelle , elle est comme ça avec moi ; et  
ben mieux , elle a toujours l'air de me guetter comme  
si j'étais capable d' lui faire tort...

LOUISE.

Que peut-elle nous reprocher ?

DUCORDEAU.

Dame , j' l'ignore , moi... j' garnissons pourtant tous  
les jours sa table de beaux fruits et son pot-au-feu de  
bonnes légumes.

LOUISE.

Et moi , que de soins n'ai-je pas pour sa toilette et  
pour celle de mademoiselle Cécile !

DUCORDEAU.

Que voulez-vous, les maîtres se ressemblent tous également : c'est comme un plan d' choux , qui en voit un , en voit mille.

Air : *du Verre.*

Un maître n'est jamais content ,  
Quand vous faites tout pour lui plaire ;  
Il vous chasse au premier moment ,  
Et vous n'avez que l' droit d' vous taire.  
J' voudrais ben savoir c' qu'il dirait ,  
Si , par un' manigance unique ,  
Le meilleur des maîtres pouvait  
Etre un seul jour son domestique.

LOUISE.

Ce qu'il faut dire pourtant à la louange de madame ,  
c'est qu'elle est parfois bonne et généreuse.

DUCORDEAU.

Et surtout excellente mère.

LOUISE.

Oui , mais elle a plus de faible pour mademoiselle  
Cécile que pour M. Adolphe.

DUCORDEAU.

Je n' dis pas que non , et c'est peut-être à cause  
d' ça que M. Franville préfère son neveu à sa nièce ,  
par opposition.

LOUISE:

Non , il les aime autant l'un que l'autre , il est si  
bon!

DUCORDEAU.

Et surtout si gai! il n'y en a pas de plus gai dans  
tout Passy ; j' gageons que s'il voulait il f'rait rire un  
potiron.

LOUISE.

Quoique militaire et un peu brusque, il était fait pour  
avoir des domestiques.

DUCORDEAU.

Aussi, fait-il d' moi tout ce qu'il veut.

Air : *Vaudeville de l'Etude.*

Il commande avec politesse ,  
Et ça fait plaisir, voyez-vous.

LOUISE.

N'en déplaise à notre maîtresse,  
Le servir est vraiment bien doux !

DUCORDEAU.

A tous ses ordres je m' fais gloire  
D'être toujours subordonné,  
Aussi, quand il m' donne pour boire,  
Je bois tout d' suit' c' qu'il m'a donné.

LOUISE.

Ce n'est pas tout, il a autant de bravoure que de franchise.

DUCORDEAU.

J' crois ben... Y n'a pas peur des r'venans, celui-là.

LOUISE.

Non, pas autant que vous, M. Ducordeau.

DUCORDEAU.

Laissez donc, j' n'ons pas plus peur qu' lui... Mais, à propos d'ça, dites-moi donc quel est celui ou celle qui, tous les soirs, dérange une de mes deux lanternes d' la place où j' les mettons ?

LOUISE.

Je vous l'ai déjà dit, vous êtes fou.

DUCORDEAU.

Et ben ! suffit ; tôt ou tard j' saurons qui, ou j'y perdrons plutôt not' bêche et not' ratissoire.

LOUISE.

C'est comme vos fruits, que vous prétendez qu'on vous vole toutes les nuits : c'est encore une erreur.

DUCORDEAU.

Et moi, j' vous disons qu' c'est aussi vrai... que j'en mangeons queuqu'fois ; mais, laissez faire, j' f'rons si ben ma ronde, qu'il faudra ben...

LOUISE.

C'est bon, c'est bon ; nous causons là, et nous oublions qu'il faut songer à tout préparer pour aujourd'hui ; nos bouquets seront-ils prêts ?

DUCORDEAU.

Que d' reste... Ah ! quand j'y songe, j'allons-t-y rire ! j'allons-t-y boire !

LOUISE.

Chut!.. voici madame.

DUCORDEAU.

Allons, adieu la gaité.

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANVILLE, MADAME DE GENNEVAL.

MADAME DE GENNEVAL, *d'un ton un peu sévère.*

Que faites-vous là tous deux?

DUCORDEAU, *embarrassé.*

Dam', madame... je... je... jabottons ensemble ; mademoiselle Louise me disait si , et nous , je lui répondions ça...

FRANVILLE, *riant.*

Si et ça ; on ne peut rien désirer de plus clair.

MADAME DE GENNEVAL

Je crois qu'ils s'entendent ensemble mieux que je ne le voudrais.

LOUISE.

Ah! madame.

MADAME DE GENNEVAL.

Il suffit. Vous, Ducordeau, retournez à votre ouvrage, et vous, Louise, allez préparer ce qu'il faut pour ma toilette... Ah! n'oubliez pas non plus mon verre d'eau minérale.

LOUISE.

Oui, madame.

DUCORDEAU.

Encore d' l'humeur, et l' jour d' sa fête! Heureusement que M. Franville est là.

( Louise et Ducordeau sortent. )

### SCÈNE IV.

FRANVILLE, M<sup>me</sup> DE GENNEVAL.

FRANVILLE.

En vérité, ma sœur, vous me donnez toujours le frisson quand je vous entends parler de vos eaux mi-



nérales , vous qui n'en avez pas plus besoin que moi.

MADAME DE GENNEVAL.

C'est ce qui vous trompe , mon frère , elles viennent à ma santé , et vous-même devriez en faire usage.

FRANVILLE.

Moi ? fi donc !...

AIR : *Vaudeville du Mariage à la hussarde.*

Je n'ai jamais été malade ,  
Et , trop heureux de mon destin ,  
A la tisane , toujours fade ,  
Je préfère le Chambertin .  
Puisque le vin me met en verve ,  
Et qu'il passe bien , dieu merci !  
Que la faculté me préserve  
De boire les eaux de Passy .

MADAME DE GENNEVAL.

Et moi , il me plaît d'en prendre .

FRANVILLE.

Oui , et il vous plaît aussi d'en abreuver Adolphe et Cécile , qui préféreraient , je gage , une bonne tasse de lait tout chaud .

MADAME DE GENNEVAL.

Eh ! mon dieu , mon frère , ne me sera-t-il plus permis de conduire mes enfans à ma guise ?

FRANVILLE.

Personne ne s'y oppose , mais on observe seulement que vous n'avez pas pour chacun d'eux une même affection , et que dans votre cœur Cécile l'emporte sur Adolphe... Hein!... est-ce vrai ?

MADAME DE GENNEVAL.

Convendez que Cécile est bien aimable !

FRANVILLE.

Oui , à la coquetterie et à la gourmandise près .

MADAME DE GENNEVAL.

Qui vous a dit ?...

FRANVILLE.

Tout le monde ici s'en aperçoit , excepté vous .

MADAME DE GENNEVAL.

Je sais , mon frère , que vous avez aussi , de votre

côté, une prédilection toute particulière pour Adolphe, dont l'étourderie égale souvent la paresse.

FRANVILLE.

Il aime le jeu, il est un peu espiègle, c'est naturel; en cela, il me ressemble.

MADAME DE GENNEVAL.

Allez, vous serez toujours le même.

FRANVILLE.

Je l'espère bien, pourquoi changerai-je?

AIR : *Au galop, vite et tôt.*

Vieux garçon,  
Gai luron,  
Moi, je suis,  
Sans soucis;  
J'aime à faire  
Excellente chère,  
Eternel bout-en-train,  
Par ce plaisir divin  
De mes jours  
Je charme le cours.

Cité pour ma valeur,  
J'étais, au champ d'honneur,  
Comme dans un repas,  
Le premier aux combats.  
J'ai battu l'ennemi,  
Et, favori  
Chéri  
De la gloire  
Et de la victoire,  
Aux vaincus  
Abattus  
J'offrais,  
En vrai Français,  
Par bonté,  
L'hospitalité.

Pourquoi donc amasser  
Des biens qu'il faut laisser  
A plus d'un héritier,  
Qui doit nous oublier?  
Jouissons;  
Dispersons  
L'or que nous possédons;  
Loin d'agir en triste  
Égoïste,  
Sur nos pas,  
Ici-bas,  
Répondons des bienfaits.

Pour mourir après  
Sans regrets.

Sans voir derrière moi,  
L'honneur seul est ma loi,  
Et, content de mon sort,  
J'aime à redire encor :

Vieux garçon, etc.

MADAME DE GENNEVAL.

Je me plais à croire qu'Adolphe ne vous ressemblera pas.

FRANVILLE.

Tant pis, ma sœur, la joyeuse humeur n'exclut point la probité et l'espoir d'un avenir de fortune; mais, dans tout les cas, je vous le répète, je préfère l'étourderie et la légèreté de mon neveu à la coquetterie et à la gourmandise de ma nièce.

MADAME DE GENNEVAL.

Ces défauts ne sont pas ceux de Cécile; et, jusqu'à preuve du contraire, permettez-moi d'en douter.

FRANVILLE.

Soit, ma sœur; mais songez-y bien.

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Entre eux deux plus de différence,  
Quels que soient leurs petits défauts,  
À vos yeux, grâce à l'indulgence,  
Vos enfans doivent être égaux. (*bis.*)  
O vous, ma sœur, dont l'ame est bonne,  
Ne devez vous pas franchement  
Les adorer également  
Lorsqu'un même Dieu nous les donne ?

MADAME DE GENNEVAL.

Oui, c'est vrai, vous avez raison, et je vous promets de profiter de l'occasion que m'offre cette journée pour tout oublier.

FRANVILLE.

Bravo!...

MADAME DE GENNEVAL.

Mais, chut! voici Adolphe et Cécile qui viennent de ce côté.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE, *une cravache à la main.*  
CÉCILE, *un bonnet à la main.*

ADOLPHE, CÉCILE, *ensemble.*

AIR : *des Rendez-vous Bourgeois.*

Ah ! pour nous quelle ivresse  
Et quels heureux momens !  
Reçois avec tendresse  
Nos doux embrassemens.

(*Ils embrassent leur mère et saluent leur oncle.*)

FRANVILLE, *à Adolphe.*

Eh bien ! espiègle , d'où viens-tu ?

ADOLPHE.

Mon cher oncle , je viens tout droit du bois de  
Boulogne où j'ai monté le meilleur et le plus bel âne  
de la porte d'Auteuil.

AIR : *Si Dorilas contre les femmes.*

Pour moi quelle aimable monture !  
Je l'ai d'abord conduit au trot ,  
Puis je l'ai mené , je vous jure ,  
Au plus grandissime galop.

FRANVILLE, *riant.*

Si tu dis vrai , voilà , jespère ,  
Je dois en convenir tout bas ,  
Un âne comme on n'en voit guère ,  
Un âne comme on n'en voit pas...

FRANVILLE, ADOLPHE, *ensemble.*

Un âne comme on n'en voit guère , etc.

MADAME DE GENNEVAL.

Et toi , Cécile , qu'as-tu fait ?

CÉCILE.

Tiens , maman , regarde , j'ai fait le plus joli petit  
bonnet !... Oh ! si tu savais comme il me sied , je l'ai  
essayé dans ta psyché...

FRANVILLE, *bas.*

Eh bien ! ma sœur , qu'en dites-vous ?

MADAME DE GENNEVAL, *de même.*

Pur enfantillage.

FRANVILLE, *à Adolphe.*

Ah, ça ! mon cher neveu, monter à âne est fort amusant, je le sais, mais ton devoir où en est-il ?

ADOLPHE.

Il est presque terminé.

FRANVILLE, *bas à madame de Genneval.*

Vous l'entendez.

MADAME DE GENNEVAL, *de même.*

Qui vous dit que ce n'est point un mensonge ?

FRANVILLE, *à part.*

Elle n'en veut pas démordre. (*haut.*) Et toi, ma Cécile, as-tu fait ton extrait de géographie ?

CÉCILE, *hésitant.*

Mon oncle...

FRANVILLE.

Allons, allons, nous ne sommes pas au courant, je le vois ; mais au moins me répondras-tu sur ce que tu sais déjà ?... Voyons, où le Rhône prend-il sa source ?

CÉCILE, *hésitant.*

Mon oncle, le Rhône prend sa source à... à... Ah ! maudite mémoire !

FRANVILLE.

Bon !... Et d'où nous arrive les meilleures pâtes d'abricots ?

CÉCILE, *vivement.*

De Clermont, en Auvergne.

FRANVILLE.

A merveille, il paraît que la mémoire te revient, c'est bon signe. En ce cas, dis moi : quel est le chef-lieu du département de la Marne ?

CÉCILE, *hésitant toujours.*

De la Marne ?...

FRANVILLE, *vivement.*

Oui, de la Marne.

CÉCILE.

Eh ! mon dieu, j'ai le nom sur le bout de la langue, c'est... c'est...

FRANVILLE.

De mieux en mieux... D'où les dames font-elles venir leurs plus belles dentelles?

CÉCILE, *vivement.*

De Bruxelles et d'Alençon, mon oncle.

FRANVILLE

Ah! quelle mémoire!.. Et les cachemires?

CÉCILE.

Des Indes et de Lyon.

MADAME DE GENNEVAL.

Quelle précision!

FRANVILLE.

Et toi, luron, à ton tour: quel jour est né notre bon Henri IV?

ADOLPHE.

Le 15 décembre 1553.

FRANVILLE.

Que nous vient-il de bon de la ville de Reims?

ADOLPHE, *hésitant.*

Ma foi, mon oncle...

CÉCILE, *le soufflant.*

Mais, dis donc du pain d'épice excellent.

MADAME DE GENNEVAL.

Elle a réponse à tout !... elle est charmante !

FRANVILLE.

Quelle est la patrie de l'immortel Bossuet ?

ADOLPHE.

Dijon.

FRANVILLE.

Et d'où nous viennent les meilleures dragées.

ADOLPHE.

Du *Fidèle Berger*, je pense.

CÉCILE.

Et non, mon frère, de Verdun.

FRANVILLE.

Elle est charmante!... Quel fut le premier protecteur des arts?

ADOLPHE.

François I<sup>er</sup>.

FRANVILLE.

Et, pour achever la leçon, quelle est l'une des plus admirables fables de La Fontaine?

ADOLPHE.

*Le Chêne et le Roseau.*

FRANVILLE.

Fort bien, fort bien, morbleu! viens, que je t'embrasse.  
(à Madame de Genneval.)

Air : *Faudeville de l'Avare et son Compère.*

Nous en ferons un philosophe,  
Un poète, un homme à talent;  
Car il a ce qu'il faut d'étoffe  
Pour devenir un vrai savant.

(avec ironie.)

Si sa sœur, par un sort étrange,  
Ne connaît pas bien son pays,  
Du moins, a-t-elle assez d'acquis  
Pour savoir tout ce qu'on y mange.

MADAME DE GENNEVAL.

Mon frère, ce ton de raillerie ne vous convient pas... aux maîtres de mes enfans appartient seuls le droit de les interroger... Au surplus, je pardonne tout. Aujourd'hui, je consens à quitter la place, et à vous laisser avec eux. (*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

FRANVILLE, ADOLPHE, CÉCILE.

ADOLPHE.

Eh bien! maman se fâche, et s'en va en me lançant des yeux...

FRANVILLE.

C'est un nuage qui se dissipera...

CÉCILE.

Oh, oui! elle est si indulgente!

FRANVILLE.

Peut-être un peu trop à ton égard.

CÉCILE, *surprise.*

A mon égard?.....

FRANVILLE.

Oui, et moi, ton oncle, il m'est permis de te le dire.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc tant à me reprocher?

FRANVILLE.

D'abord, de connaître un peu trop, pour une demoiselle, la statistique des gourmands, et ensuite d'avoir un goût excessif pour la toilette et les chiffons.

CÉCILE.

Etre bien mise est si agréable! et puis d'ailleurs, mon oncle, c'est le premier plaisir de toutes les petites filles.

AIR : *du Rondeau des Barons de Folsheim.*

Ah! pourquoi donc blâmer la coquetterie,  
Quand à son pouvoir chacun a recours?  
Puisqu'elle nous rend encor plus jolie,  
Laissez-moi toujours  
Emprunter son secours.

Oui, convenons-en, pour plaire à la ronde,  
Avoir une place, un rang dans le monde,  
Qu'est-ce qui protège et qui nous séduit?  
N'est-ce pas, mon oncle, un fort bel habit?

Ah! pourquoi donc blâmer la coquetterie, etc.

Si je devenais marquise ou comtesse,  
Femme de haut rang, baronne ou princesse,  
En changeant d'atours,  
Je saurais toujours,  
Gagner tous les cœurs  
Au sein des grandeurs.

Ah! pourquoi donc blâmer la coquetterie, etc.

ADOLPHE.

Ma coquetterie, moi, c'est de bien jouer à la balle,  
et de me bien tenir à âne.

FRANVILLE.

Tu as raison.

FRANVILLE.

Mais qu'entends-je? ce sont nos villageois. Vous, mes enfans, allez rejoindre votre mère, afin de nous la ramener.



( 17 )

CÉCILE.

Oui, je m'en charge.

( Adolphe et Cécile sortent. )

## SCÈNE VII.

FRANVILLE, DUCORDEAU, LOUISE,  
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

( Ils ont tous des bouquets à la main. )

DUCORDEAU, à la tête des villageois.

Doucement, doucement, madame va venir, mettez-vous là en rang d'oignons. (à Franville) M. Franville, v'là que nous v'là tous, hein? admirez la précision de mes manœuvres, quelle tenue!...

FRANVILLE.

Oui, vraiment, il y a de l'ensemble.

DUCORDEAU.

Je l'espère; mais, chut! j'entendons not' maîtresse; à notre poste...

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M<sup>me</sup> DE GENNEVAL, ADOLPHE  
CÉCILE, AMIS ET PARENS.

CHOEUR.

AIR : *A boire (Petites Danaïdes).*

Recevez notre hommage,  
Nos vœux, nos bouquets, notre amour,  
Le plaisir nous engage :  
Ah ! quel beau jour !

( Ils présentent tous leurs bouquets. )

MADAME DE GENNEVAL.

Mon frère, mes enfans, mes amis, combien je vous sais gré de votre bon souvenir.

LA VILLAGEOISE, faisant une révérence.

Madame, c'est le souvenir du cœur, et vous savez que pour vous le nôtre a toujours bonne mémoire.

MADAME DE GENNEVAL.

On ne s'exprime point avec plus de grace.

DUCORDEAU, *riant.*

La harangue est courte ; mais elle est ben plantée.

FRANVILLE.

Allons, mes enfans, de la gaité, morbleu!

TOUS.

Oui, oui, dansons.

ADOLPHE, *à sa sœur et avec gravité.*

Mademoiselle, voulez-vous bien me faire l'honneur de danser avec moi?

CÉCILE, *sur le même ton.*

Monsieur, volontiers...

FRANVILLE, *riant.*

Voyez-vous ces marmots, ils s'invitent comme de grandes personnes ; vraiment, il n'y a plus d'enfans!... En place, en place...

(Adolphe, Cécile, les amis de Madame de Genneval, et les villageois forment deux quadrilles.)

Air : *du Bouquet du Roi.*

FRANVILLE.

Allons, sautez, mes enfans,  
Soutenez bien la cadence,  
Quand la jeunesse est en danse,  
Papàs, mamans,  
Ont bon temps.

CHOEUR.

Allons, sautons, mes enfans, etc.

MADAME DE GENNEVAL.

Bien... en avant, ma Cécile,  
Dessine tes pas, surtout ;  
A ma voix elle est docile,  
Comme elle danse avec goût!

CHOEUR.

Allons, sautons, mes enfans, etc.

FRANVILLE, *à Adolphe.*

A ton tour, la tête haute ;  
Quelle tenue et quel ton !  
Ce petit gaillard-là saute  
Comme Albert, Paul et Coulon.

CHOEUR.

Allons, sautons, mes enfans, etc.

MADAME DE GENNEVAL.

Maintenant, mes bons amis, rentrons au salon pour continuer la danse jusqu'à l'heure du souper.

CHOEUR.

Allons, sautons, mes enfans, etc.

.....

## Deuxième Tableau.

Le théâtre change et représente un salon élégant ; à droite est une toilette et une psyché ; à gauche, une table sur laquelle deux bougies allumées sont placées, écritoire, papier, etc. ; au fond est une croisée donnant sur le jardin. Il est minuit.

### SCÈNE IX.

MADAME DE GENNEVAL, *seule.*

OUI, d'après ce que je viens d'apprendre et les preuves que j'ai acquises de la gourmandise d'Adolphe, je dois m'arrêter au projet que j'ai conçu ; demain Adolphe quittera cette maison ; mon devoir est de le séparer de ma fille : les défauts de la jeunesse se communiquent facilement... Écrivons, à cet effet, à madame Belcourt. (*Elle s'assied, et va pour écrire ; elle s'arrête.*) Pourquoi cette hésitation?... quel sentiment secret retient donc ma plume ? Écrivons... « Ma chère amie, des raisons « que je te communiquerai plus tard m'engagent à placer « Adolphe dans le pensionnat de ton fils, sois donc « assez bonne pour faire, en mon nom, toutes les démarches nécessaires. Adieu, ma toute aimable ; ton « amie, *Amélie de Genneval.* »

(*Elle plie la lettre, et met l'adresse.*)

### SCÈNE X.

MADAME DE GENNEVAL, FRANVILLE.

FRANVILLE, *un livre à la main.*

Enfin, ma sœur, je vous trouve ! voilà bientôt un quart-d'heure que je vous cherche pour vous présenter le bonsoir, je vous croyais couchée.

MADAME DE GENNEVAL, *avec impatience, sans se déranger.*

Mais, vous-même, mon frère, comment se fait-il que vous soyez encore debout?

FRANVILLE.

C'est tout simple, j'ai pour habitude de lire quelques pages pour attendre le sommeil.

AIR : *de Julie.*

Jadis pour guérir l'insomnie,  
On ordonnait l'opium et le pavot ;  
Nos médecins, avec cette manie,  
Faisaient leur fortune bientôt ;  
Mais aujourd'hui, le remède est commode,  
Pour mieux calmer la chaleur du cerveau,  
Nous prenons un roman nouveau :  
C'est le somnifère à la mode.

Mais, si je ne me trompe, vous étiez en train d'écrire?

MADAME DE GENNEVAL.

Oui, j'adressais cette lettre...

FRANVILLE.

Une lettre au milieu de la nuit ! peste, ma sœur, quelle activité ! on vous prendrait pour un diplomate.

MADAME DE GENNEVAL.

Je dois vous prévenir, mon frère, que demain Adolphe, votre protégé, ne sera plus ici : c'est pour l'exécution de ce projet que j'écris à madame Belcourt.

FRANVILLE, *surpris.*

Qu'entends-je ! quoi ! sérieusement, vous...

MADAME DE GENNEVAL.

Oui, c'est un parti pris ; je suis très-mécontente de lui, ses maîtres n'en peuvent rien faire, et...

FRANVILLE, *vivement.*

J'ai la preuve du contraire.

MADAME DE GENNEVAL.

Et moi, j'ai plusieurs raisons de croire qu'il n'est pas étranger au désordre qui chaque nuit se fait remarquer dans cette maison...

FRANVILLE.

Quoi ! Adolphe, l'être le plus aimable, le plus doux que je connaisse, serait banni ! et pour quel motif, grands

dieux! serait-ce pour quelques babioles qu'on met, ou qu'on ne met pas, le soir dans le fruitier ou dans la toilette, et qui ne s'y retrouvent pas le lendemain?

MADAME DE GENNEVAL.

Je le répète, tout le monde s'en plaint, et tout l'accuse : n'ai-je pas trouvé tout à l'heure dans sa chambre les preuves de sa gourmandise, des fruits cachés dans son armoire.

FRANVILLE.

La gourmandise est de son âge ; j'excuse, moi, la gourmandise. Ne voilà-t-il pas un bien grand grief!... Allons, allons, ma sœur, un peu d'indulgence.

MADAME DE GENNEVAL.

Non, tout ce que vous diréz ne pourra me faire changer de résolution. (*Elle sonne Louise.*)

FRANVILLE, *à part.*

C'est ce que nous verrons.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, *accourant.*

LOUISE.

Que desire madame?

MADAME DE GENNEVAL, *avec humeur.*

Vous ferez porter cette lettre à son adresse demain à la pointe du jour.

LOUISE.

Il suffit, madame.

FRANVILLE, *à part.*

Quel entêtement!... Ne perdons pas courage.

MADAME DE GENNEVAL, *toujours avec humeur.*

Rangez aussi cette pièce ; tout est ici dans un désordre affreux... Adieu, mon frère.

FRANVILLE, *à part.*

Essayons encore. (*haut*) Permettez que je vous reconduise à votre appartement.

(*Madame de Genneval rentre dans son appartement ; Franville la suit.*)

## SCÈNE XII.

LOUISE, *seule, rangeant.*

Ah! quelle humeur a madame! et le jour de sa fête encore! Il faut convenir qu'on est bien malheureux d'être réduit à servir les autres.

AIR : *Faut d' la vertu.*

Que les maîtres sont exigeans !  
Jamais on ne les voit contens ;  
Faites bien ou mal, en tout temps ,  
Ils soupçonnent vos sentimens.

(*bas, au public.*)

Si j'ai besoin pour ma toilette  
De fleurs ou de rubans nouveaux ,  
Madame à tout moment tempête,  
Si je les prends sur ses chapeaux.

(*haut.*)

Dieux ! qu' les maîtres sont exigeans ! etc.

S'agit-il de quelques emplettes ,  
Ils vous suivent chez le marchand ,  
Et font tant que sur les recettes ,  
On ne gagne que cent pour cent.

Dieux ! qu' les maîtres sont exigeans ! etc.

J'entends du bruit, quelqu'un s'avance de ce côté...  
Qui peut à cette heure... à minuit et demi !

## SCÈNE XIII.

LOUISE, DUCORDEAU.

(*Ducordeau, armé d'un fusil, ouvre la porte brusquement.*)

LOUISE, *saisie.*

Ah!

DUCORDEAU.

Oh! (*Il se retourne avec frayeur, et va donner du nez dans la porte.*) Ah! quoi, c'est vous, mam'zelle Louise!  
ah! mon dieu! quelle peur vous m'avez faite! (*tremblant*)  
Ma fine, vous avez été ben inspirée quand vous avez crié, car j'allais lâcher l' chien.

LOUISE.

Un fusil!... et pourquoi faire?

DUCORDEAU.

Vous n' devinez pas? eh parbleu! je voulais mettre la main sur l'esprit infernal qui chaque nuit se promène dans cette maison.

LOUISE.

En ce cas, bonne chance, jé vous quitte. (*Elle revient sur ses pas.*) Surtout, prenez garde.

(*Ritournelle. Un bruit se fait entendre dans les coulisses.*)

DUCORDEAU, *tremblant.*

Ah! mon dieu!

LOUISE, *à part.*

Faisons-lui peur. (*haut*) Eh bien! quand je vous disais de prendre garde, avais-je tort? (*à demi-voix.*) Plus de doute, c'est le grand fantôme blanc qui s'avance.

AIR : *de la Dame Blanche.*

Chut... jentends sa voix menaçante,  
Craignez ici tout son courroux.

DUCORDEAU, *consterné.*

Il s'rait possible!

LOUISE.

Il a fait cesser votre attente;  
Car il se rend auprès de vous.

DUCORDEAU, *croyant l'apercevoir.*

Retirez-vous, fantôme blanc,  
Ou je vous ajuste à l'instant.

LOUISE, *l'arrêtant, et avec mystère.*

Chut!...

DUCORDEAU.

Ah! c'est fait de moi.

LOUISE.

Prenez garde ;  
Le grand fantôme vous regarde,  
Le grand fantôme vous entend.

*Ensemble.*

Prenons garde ;  
Le grand fantôme nous regarde,  
Le grand fantôme nous entend.

DUCORDEAU, *écoutant.*

Plus rien, l' bruit a cessé, si j' profitions du moment pour...

LOUISE, *riant.*

Ah! ah! ah!..

DUCORDEAU.

Quoi! vous riez. Ah! je vois c' que c'est, c'était une frime; mais, patience, j'allons reprendre not' revanche, et tout ce que j' rencontrerons, bonsoir, j' tirons dessus, comme sur les mulots de not' jardin.

LOUISE.

Ah! puisqu'il en est ainsi, je rentre bien vite. (*Elle rit.*) Ah! ah! ah! pauvre garçon!

*Ensemble.*

AIR : *Alte-là!*

DUCORDEAU.

Le moment  
Est pressant,  
Courons au plus vite :  
Oui, le fantôme m'attend ;  
Cependant, soyons prudent.  
En pensant  
A c' moment ,  
Un trouble m'agite :  
Ce n'est pas de peur vraiment ;  
Car je ne suis plus tremblant.

LOUISE.

Le moment  
Est pressant,  
Courez au plus vite :  
Le fantôme vous attend ;  
Mais surtout soyez prudent.  
En pensant  
A c' moment ,  
Un trouble l'agite :  
C'est bien de la peur, vraiment ;  
Car il est encor tremblant.

(*Ils sortent.*)



## SCÈNE XIV.

CÉCILE, *seule.*

( Elle entre par la croisée ; elle tient une lanterne , et marche avec défiance. )

AIR : *de Gluck* ( Armide ).

Marchons avec prudence ,  
Quelqu'un veille sur moi ,  
Je croi.

( Elle regarde partout. )

Non , tout est en silence ,  
Mon cœur n'a plus d'effroi.  
Au plaisir qui m'appelle  
Répondons sans rougir :  
Il faut montrer du zèle ,  
Quand il nous fait agir.

Marchons avec prudence , etc.

( Elle s'arrête près de la toilette. ) Ah ! bien , m'y voilà , oui , c'est cela. ( Elle ouvre les tiroirs de la toilette et en retire quelques bijoux. On entend sonner deux heures du matin. ) L'heure sonne ! c'est fini , je ne serai jamais prête pour le bal , ma toilette n'est pas encore commencée , hâtons-nous... ( Elle prend dans un carton un fichu élégant , puis un voile et une couronne de roses blanches ; elle met d'abord le fichu , et se regarde dans la psyché. )

AIR : *de la Bergère châtelaine.*

Cédant à la coquetterie ,  
Et pour être belle toujours ,  
On voit mainte femme jolie  
De l'art emprunter le secours.  
Ce fichu sied à mon corsage ,  
Il fait ressortir ma blancheur ;  
Cette couronne va , je gage ,  
Me mériter plus d'un hommage.

( Elle place le voile et la couronne sur sa tête. )

Pour mieux assurer mon bonheur ,  
Croyons à ce miroir flatteur.

Comme il me va bien !... ( Elle fouille dans plusieurs cartons , et laisse les objets qu'elle en retire sur les chaises. ) Non... tenons-nous-en là.. ( Elle parcourt la scène avec sa lanterne , et va près de la fenêtre. ) Qu'entends-je ! ah ! c'est toute la société , le bal va donc enfin commencer !

recevons d'abord mes jeunes amies. (*Elle fait la révérence, et dit avec gravité.*) Madame, je vous présente mes respects; bonjour, Amélie, embrasse-moi donc. (*Elle croit l'embrasser.*) Comme tu es venue tard; tu ne réponds pas, tu admires ma toilette. (*Elle se retourne avec grace.*) N'est-ce pas, ma bonne amie, que cela me va bien? Point de réponse, serais-tu jalouse? Non; à la bonne heure. Écoute, si tu veux, nous allons passer dans la pièce voisine, et là, je te répéterai le nouveau pas que je me propose de danser aujourd'hui. Tu consens? viens, viens. (*Elle croit la conduire par la main.*) Ici, nous serons à merveille.

AIR : d'Emma.

Prenons d'abord de l'assurance,  
Régions nos pas sur la cadence,  
Les pieds surtout bien en dehors,  
Les bras très-éloignés du corps.  
Bien... maintenant quittons la place,  
Et balançons-nous avec grace,  
Chacun ici (*bis*), m'applaudira.

(*Elle danse.*)

Tra la la la, tra la la la, etc.

(*Elle écoute.*)

Chacun m'accorde son suffrage,  
On m'applaudit, on m'encourage,  
Un doux murmure approbateur  
Fait déjà palpiter mon cœur;  
Redoublons d'efforts et de zèle,  
Aux vrais plaisirs soyons fidèle,  
Et le bonheur (*bis*), nous sourira.

(*Elle danse.*)

Tra la la la, tra la la la, etc.

## SCÈNE XV.

CÉCILE, DUCORDEAU, un fusil à la main.

DUCORDEAU, près de la fenêtre.

Ah! mon dieu!... une fenêtre ouverte, ma lanterne, bon! je tiens mon voleur.

CÉCILE, écoutant.

Chut! chut! j'entends mon oncle, il va m'accuser de coquetterie, fuyons; non, cachons-nous un moment

derrière ce meuble, viens, Amélie. (*Elle se place derrière la glace, et se couvre le visage de son voile.*)

DUCORDEAU, avec frayeur, et passant sa tête hors de la croisée.

Personne... c'est inconcevable! quel silence! Allons, Ducordeau, un peu d' courage. (*Il entre par la fenêtre.*) Per, personne. (*Il tremble.*) Et cependant, cette lanterne annonce bien que quelqu'un... On a remué!... (*Il arme son fusil.*) Si c'était le fantôme!... N'importe, il y passera...

CÉCILE, à part.

Ah! c'est mon frère, effrayons-le d'abord. (*Elle marche mystérieusement.*)

DUCORDEAU.

Que vois-je ! (*Il reste immobile.*)

CÉCILE, contrefaisant sa voix.

Que viens-tu faire en ces lieux?

DUCORDEAU.

Plus de doute, c'est l' fantôme!... J' suis mort.

CÉCILE, riant.

Ah! comme il est surpris, pauvre Adolphe!

DUCORDEAU, reculant de quelques pas.

Quel son de voix!

CÉCILE, gaîment.

Allons, plus de surprise... c'est moi, c'est Cécile. (*Elle découvre son visage; elle prend Ducordeau à bras-le-corps et le force à valser.*)

AIR : du Concert à la Cour.

Tu valseras,  
Ah! ah! ah! ah!  
Tu valseras.

DUCORDEAU, stupéfait.

C'est sa voix, c'est son air, c'est sa tournure,  
C'est son pied, c'est sa main, c'est sa figure.

(*Cécile se regarde dans la psyché.*)

Ensemble.

DUCORDEAU.

Je n'en r'viens pas,  
Ah! ah! ah! ah!  
Je n'en r'viens pas.

( 28 )

CÉCILE.

Tu valseras,  
Ah! ah! ah! ah!  
Tu valseras.

( *Cécile s'arrête tout à coup.* )

CÉCILE.

Chut!... tais-toi.

DUCORDEAU.

Elle est folle! mais non, elle est funambule.

CÉCILE.

Ah! cette fois, c'est maman.

DUCORDEAU.

Elle me prend pour sa mère, moi?

CÉCILE.

Oui, mon cœur me l'annonce; cependant je ne veux pas me montrer, elle me gronderait, sauvons-nous.

( *Elle prend la lanterne, et sort par la croisée.* )

DUCORDEAU.

Plus de doute, elle est funambule, veillons sur elle.

( *Il prend le même chemin; la précipitation qu'il met occasionne la chute d'un meuble sur lequel il a mis le pied; il s'éloigne et laisse son chapeau sur une chaise.* )

## SCÈNE XVI.

M<sup>me</sup> DE GENNEVAL *entre, une chandelle à la main.*

AIR : *Il faut quitter, quitter Golconde.*

Grands dieux! quel bruit épouvantable!  
D'où vient ce désordre effroyable?  
Les voleurs sont dans la maison,  
Dans la maison.

Au secours! au secours! (*Elle sonne.*)

## SCÈNE XVII.

MADAME DE GENNEVAL, FRANVILLE,  
ADOLPHE ET DOMESTIQUES.

FRANVILLE ET ADOLPHE, *accourant.*

(*Même air.*)

D'où vient ce bruit épouvantable?  
Pourquoi ce désordre effroyable?  
Qui trouble ainsi cette maison?

MADAME DE GENNEVAL, *à part.*

Adolphe en ces lieux, quel soupçon !

FRANVILLE ET TOUT LE MONDE.

C'est une infâme trahison ;  
Les voleurs sont dans la maison,  
Dans la maison.

MADAME DE GENNEVAL.

Comment, Adolphe, vous n'étiez pas couché ?

FRANVILLE.

Non, ma sœur, car il achevait près de moi son thème, afin d'éviter vos reproches.

MADAME DE GENNEVAL, *à part.*

Que vois-je ! ma toilette est ouverte, plus de collier, plus de voile, tout a disparu. (*Elle aperçoit le chapeau de Ducordeau.*) Un chapeau ? c'est celui de Ducordeau !

TOUS.

Ducordeau !

FRANVILLE, *à part.*

Il se pourrait ; mais, non, cela est impossible...

MADAME DE GENNEVAL.

Plus de doute, il est coupable, et Louise était dans le complot.

FRANVILLE.

Modérez-vous, ma sœur, vous n'avez que des soupçons.

MADAME DE GENNEVAL.

C'est possible ! mais demain, à la pointe du jour, ils sortiront de cette maison.

ADOLPHE.

Refuserez-vous, maman, d'admettre leur justification ?

MADAME DE GENNEVAL.

C'est mon dernier mot, hâtons-nous d'aller à leur rencontre, peut-être en est-il temps encore.

AIR : *de la Curieuse.*

Courons (*bis*), sur leur trace,  
Tout ici dépose contre eux,  
Et, pour mieux punir leur audace,  
Chassons-les tous deux de ces lieux.

FRANVILLE ET ADOLPHE.

Allons pour obtenir leur grâce,  
Selon nos cœurs, selon nos vœux,  
Ici, quoiqu'on dise ou qu'on fasse,  
Nous les protégerons tous deux.

## Troisième Tableau.

Le théâtre change et représente une autre partie des jardins de Madame de Genneval. Le fond, à droite, est occupé par une petite maison. Au niveau de la croisée du premier étage est la poutre qui surmonte un puits, placé près de la maison, sur le même plan; à côté, est un berceau en treillage, contre lequel est appuyée une échelle; à droite, on aperçoit une espèce de pavillon, servant de fruitier; à gauche, est un banc de jardin et un arrosoir. Il fait petit jour.

### SCÈNE XVIII.

DUCORDEAU, *seul.*

AH! quelle nuit! quelle frayeur! j' n'avons pas seulement dormi une demi-heure : n'importe, fessons not' ouvrage; arrosons ces fleurs. (*Il tire de l'eau.*) Ah! ben! v'là qu' ça craque encore, maudite poulie, queuqu' jour elle me tombera sur le nez, elle ne tient plus qu'à un fil, cependant depuis dix-huit mois j' demandons à madame qu'on la répare. (*Il arrose.*) Mais, je n'en r'venons pas, mam'zelle Cécile funambule! qui aurait dit ça, j' vous l' demande... Ah! ça, mais c'est donc une épidémie; on n'entend plus parler que de funambules, et pourtant...

AIR : *vaudeville du petit Chaperon rouge.*

Si j'en juge par c' que j'ai vu,  
C'est un' cruelle maladie;  
A chaque instant j' suis convaincu  
Que l' malade risque sa vie.  
Je n' m'étonn' plus, assurément,  
Qu' mam'zelle ait pris ces bell's manières,  
Puisque c'est la mode à présent  
D' régler ses affair's en dormant,  
Et de s' prom'ner sur les gouttières.

Heureusement que j' veillons sur elle, et j' pouvons dire que j'en ons été quitte pour la peur.

AIR : *Vaudeville des Maris ont tort.*

De tout cœur, pour not' demoiselle,  
Plus j'apercevions le danger,

Plus je devions craindre pour elle ,  
Et chercher à la protéger ;  
J'frémis encor' rien qu' d'y songer ,  
Je m' crois , moi , qui n' suis pas un' bête  
Ben plus heureux qu'un étourneau ,  
Car je pouvions perdre la tête ,  
Et j' nous perdu que not' chapeau .

Et ma lanterne qu'elle m'a emporté en poussant un cri affreux, et en me jetant brusquement au nez la porte du pavillon.

## SCÈNE XIX.

DUCORDEAU , ADOLPHE , *accourant.*

ADOLPHE.

Ah ! te voilà , Ducordeau ; on te cherche partout.

DUCORDEAU.

Moi , monsieur ?

ADOLPHE.

Oui , et je t'avoue qu'il plane sur toi des soupçons.

DUCORDEAU , *vivement.*

Des soupçons !

ADOLPHE.

Il a été commis cette nuit dans l'appartement de maman un vol de bijoux et d'effets.

DUCORDEAU , *avec indignation.*

Jarni ! un vol de bijoux , et l'on m'accuse , moi , moi , qui suis pur et franc comme l'osier ! on oublie donc que j' sommes d' la famille des Ducordeau . Ah ! l'on me soupçonne ! (*Il s'assure s'il est seul.*) Eh bien ! apprenez , que j' connaissons l' coupable .

ADOLPHE.

Il serait possible ! ah ! parle , tu le nommes ?...

DUCORDEAU , *avec mystère.*

Chut !... mam'zelle Cécile !

ADOLPHE.

Ma sœur ?

DUCORDEAU.

Oui , vot' sœur .

ADOLPHE.

Ah! cela est impossible!.. d'ailleurs, un témoin irrécusable dépose contre toi.

DUCORDEAU.

Un témoin!... et lequel?

ADOLPHE.

Ton chapeau, trouvé dans l'endroit même où a été commis le vol.

DUCORDEAU.

Mon chapeau!... ah!... le voilà donc enfin r'trouvé, c' pauvr' chapeau!

ADOLPHE.

Oui; mais il t'accuse.

DUCORDEAU.

Laissez donc... un chapeau, ça ne dit rien; par ainsi, je ne redoute pas son témoignage... Je vous le répétons, c'est vot' sœur qui a fait l' coup, sans le savoir.

ADOLPHE.

Sans le savoir?

DUCORDEAU.

Oui; car vous saurez qu'elle est funambule.

ADOLPHE.

Ma sœur funambule? tu veux dire somnambule: c'est une vision.

DUCORDEAU.

Une vision!...

Air: *Vers le temple de l'hymen.*

Je r'venions tout bêtement,  
D' fair' ma ronde accoutumée,  
Quand un' chandelle allumée...  
S' montre à moi visiblement.  
Ma surprise d'vient étrange,  
Mais, sans qu' ma figure change  
J' vois le r'venant qui dérange  
Dentell's, bijoux, brimborions;  
Et puis, me r'gardant en face,  
Il m'prend le bras avec grace,  
Et m' fait danser sans violons.

(*Ritournelle. Tu valseras, ah! ah! ah!*)

ADOLPHE.

Quoique tout cela me paraisse le résultat d'un songe, promets-moi de ne rien dire de ce que tu as vu.



DUCORDEAU.

Me taire quand j' suis accusé!

ADOLPHE.

Il faut que le somnambulisme de ma sœur, s'il existe en effet, prouve ton innocence, la mienne et celle de tout le monde : si tu parlais seul, on ne te croirait pas. Mais, je n'en reviens pas! quoi! ma sœur...

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

AIR : *Quand on ne dort pas la nuit.*

Bientôt je vais quitter ces lieux,  
Mais à mon cœur quoi qu'il en coûte  
J'ai voulu, les larmes aux yeux,  
Vous faire à tous deux mes adieux.

DUCORDEAU.

Et v'là l' sort qui m'attend sans doute.

LOUISE.

Pour me forcer à regretter  
Le congé qui vient de m'atteindre,  
On me chasse sans m'écouter,  
N'est-ce pas (*bis*) être bien à plaindre ?

ADOLPHE.

Comment! on t'accuse aussi!

LOUISE.

Oui, madame me chasse impitoyablement; à peine m'a-t-elle permis d'attendre qu'il fût jour, elle prétend qu'un vol a été commis dans la maison, elle m'accuse d'y avoir participé, et tout le monde est sur pied.

DUCORDEAU, *bas, à Adolphe.*

Ah! M. Adolphe, j' vous en prie, tâchez qu'elle reste, ou je n' répons pas d' ma langue... je la sens déjà qui m' démange.

ADOLPHE.

Rassurez-vous tous deux, suivez mes conseils, et je promets de vous réconcilier avec ma mère.

DUCORDEAU.

J'entends c' bon M. Franville, tout n'est pas perdu.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, FRANVILLE.

FRANVILLE, à Ducordeau.

C'est avec regret, mon cher Ducordeau, que je viens t'apporter une fâcheuse nouvelle.

DUCORDEAU.

Vous, monsieur, ah! c'est pourtant pas vot' habitude.

FRANVILLE.

Ma sœur me charge de te congédier, et elle exige que tu sortes à l'instant même.

DUCORDEAU.

Quoi! tout d' bon! (à part, à Adolphe.) Ah! j' n'y tiens plus!.. j' vais lâcher l' mot.

ADOLPHE.

Tais-toi, ou tu te perds sans nous justifier.

FRANVILLE.

Pauvre garçon! il me fait peine.

Air : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

De la moindre infidélité  
Je ne puis te croire coupable ;  
Ta conduite et ta probité  
T'ont rendu toujours estimable.  
Aux vœux de ma sœur cependant,  
Sans murmurer, sache te rendre,  
Si l'on t'accuse injustement,  
Plus tard je saurai te défendre.

DUCORDEAU, à lui-même.

Allons, en attendant mieux, Ducordeau, vas faire ton paquet; et vous, mam'zelle Louise, n'oubliez pas l' vôtre.

ADOLPHE.

Oui, retirez-vous un moment.

DUCORDEAU, bas, à Adolphe.

Ah ça! n'allez pas perdre de vue que j' suis blanc comme un' boul' de neige.

ADOLPHE.

Encore une fois, ne crains rien.

FRANVILLE.

Quoi! du mystère! de l'intelligence entre vous!

ADOLPHE.

Oui, mon oncle, et vous m'approuverez quand vous saurez pourquoi! (*à part.*) Pauvre Cécile! que de mal tu causes sans le savoir!

AIR : du vaudeville final du deuxième acte de *Léonide*.

Retirez-vous en silence,  
Apaisez tout vos regrets :  
Confiance, obéissance,  
Je vous réponds du succès.

FRANVILLE.

Loin d'exciter ma colère,  
Apprenez-moi vos secrets.

DUCORDEAU.

S'il ne fallait pas me taire,  
Ah! comme je parlerais.

(*Ensemble.*)

ADOLPHE.

Retirez-vous en silence, etc.

FRANVILLE.

Ils s'éloignent en silence,  
Et me cachent des projets ;  
Mais, Adolphe va, je pense,  
Me dévoiler leurs secrets.

DUCORDEAU ET LOUISE.

Retirons-nous en silence,  
Appaisons tous nos regrets :  
Confiance, obéissance,  
Il nous répond du succès.

(*Ils rentrent dans la maison.*)

## SCÈNE XXII.

FRANVILLE, ADOLPHE.

FRANVILLE.

Ah ça! mon cher neveu, j'espère qu'à présent tu vas m'apprendre...

ADOLPHE.

Oui, mon oncle.

FRANVILLE.

AIR : *vaudeville de la Petite Sœur.*

Ah! je vais donc connaître enfin  
Le but de vos intelligences ;  
De bonne foi , je cherche en vain  
A quoi servent ces confidences.  
Quand je représente ma sœur ,  
Et que j'occupe ici sa place ,  
Comme oncle , et comme ambassadeur ,  
Je dois savoir ce qui se passe.

ADOLPHE , *d'un air mystérieux.*

Apprenez donc , mon oncle , que cette nuit....

( Madame de Genneval entre. )

FRANVILLE.

Eh bien ! cette nuit ? (*apercevant sa sœur.*) Allons ,  
voici ma sœur ; je ne saurai rien.

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, MADAME DE GENNEVAL.

MADAME DE GENNEVAL ,  *brusquement.*

Eh bien ! mon frère , tout est il rentré dans l'ordre ;  
mon jardinier est-il enfin congédié ?

FRANVILLE.

Oui , ma sœur , Louise et Ducordeau s'apprêtent à  
quitter ces lieux.

MADAME DE GENNEVAL.

Il m'en coûte de les renvoyer ; mais vous con-  
naissiez les justes motifs qui m'y forcent , et si je ne con-  
sultais que mon indignation , je remettrais à la justice  
le soin de les punir comme je crois qu'ils le méritent.

FRANVILLE.

Prenez-y garde , ma sœur , vous ne paraissez pas  
certaine de leur culpabilité , et pourtant...

AIR : *Quand la Fortune, avare de ses dons.*

Quand on se porte accusateur ,  
Il faut agir avec prudence ;  
Souvent une funeste erreur  
A fait succomber l'innocence.  
Ah! croyez-moi , consultez votre cœur ,  
Loin de chercher à les confondre ,  
Tâchez qu'ils conservent l'honneur :  
Un jour vous en devez répondre.

MADAME DE GENNEVAL.

Au surplus, je ne veux que les chasser, et cette peine est bien douce....

FRANVILLE, *avec ironie.*

Allons, ma sœur, puisque vous persistez, vous allez jouir du plaisir de recevoir leurs adieux, car je les entends...

## SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, LOUISE, DUCORDEAU.

(Ducordeau a un rateau sur l'épaule, au bout duquel est attaché un paquet; Louise a aussi un paquet sous le bras et un carton à la main.)

DUCORDEAU.

AIR : *J'arrivons de not' village, de Quinze Ans d'absence.*

Retournons à not' village.

LOUISE.

Oui, mettons-nous en voyage.

(*Ensemble.*)

Quel tourment!  
Le châtiment  
Devient notre partage.

LOUISE.

Fâcheux accident!

DUCORDEAU.

J'en suis tout tremblant,  
Vraiment.

LOUISE.

Gruelle erreur!

DUCORDEAU.

C'est jouer de malheur.  
Ah! grands dieux! j'aperçois madame.

LOUISE.

Montrons du cœur.

DUCORDEAU, *saluant et essuyant ses yeux.*

Vot' serviteur.

(*A part.*) Cet adieu me perce l'ame.  
(*Saluant.*) J' r'tournons à not' village.

LOUISE, *saluant.*

Il faut se mettre en voyage.

*Ensemble, et se retirant.*

Quel tourment! etc.

ADOLPHE.

Maman, je vous en conjure, permettez qu'ils restent au moins jusqu'à demain.

MADAME DE GENNEVAL, *étonnée.*

Jusqu'à demain?... et quel motif...

FRANVILLE.

Allons, ma sœur, vous ne pouvez raisonnablement refuser d'accorder le délai qu'il demande. (*à part.*) Peut-être parlera-t-il enfin?

MADAME DE GENNEVAL.

Non, je ne le puis; la sûreté de ma maison s'y oppose... Louise, et vous, Ducordeau, sortez...

ADOLPHE, *à part, à eux deux.*

Obéissez pour revenir bientôt.

(L'orchestre joue *piano* l'air du *rondeau des Barons de Felsheim*; Adolphe et Franville font des signes d'amitié à Ducordeau et à Louise; Madame de Genneval sourit de pitié. Au moment où les deux domestiques vont pour sortir, on aperçoit une lumière à travers la croisée.)

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES, CÉCILE.

(Cécile, toujours en état de somnambulisme, ouvre la croisée du premier étage, et se montre, une lanterne et un panier à la main; étonnement général.)

DUCORDEAU.

Que vois-je!

ADOLPHE, *qui l'aperçoit aussi.*

Maman!...

MADAME DE GENNEVAL, *effrayée.*

Dieux! ma fille! ma Cécile! (*Elle va pour voler vers sa fille.*)

FRANVILLE, *retenant madame de Genneval.*

Chut! ma sœur, si vous dites un mot, elle est perdue.

CHOEUR, *à voix basse et très-lentement.*

AIR : *des Barons de Felsheim.*

Quoi! Cécile paraît... gardons le silence,  
Amis, point de bruit et parlons plus bas;

Pour un seul moment, lorsqu'elle s'avance,  
Suivons tous ses pas,  
Ne la réveillons pas.

(Pendant ce couplet, Cécile sort par la fenêtre, elle traverse sur la poutre qui surmonte le puits; bientôt cette même poutre se brise et tombe; Cécile poursuit sa marche, sur le treillage, qui forme berceau; un craquement se fait entendre au moment où elle passe dessus; tout le monde est dans la stupeur et la croit perdue; elle descend par l'échelle qui est appuyée au berceau; quand elle est hors de danger tous les assistans remercient le ciel. *Tableau.* Cécile s'avance vers le milieu de la scène.)

MADAME DE GENNEVAL, *étonnée.*

Que vois-je! mon voile! mes bijoux!

CÉCILE.

Mais qu'entends-je? quoi! mes jeunes amies m'accusent aussi!.. Je suis coquette... vous me blâmez... ah! vous n'êtes pas franches.

AIR : *Taisez-vous.*

Vous qui savez, par pruderie,  
Cacher vos plaisirs et vos vœux,  
Vous blâmez la coquetterie,  
Pourtant elle plaît à vos yeux;  
Mais vous redoutez les avoëux,  
Et vous prétendez fuir sans cesse  
Ce qui peut orner vos appas;  
Des complimens qu'on vous adresse,  
Vous ne faites non plus de cas:  
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

Vous n'êtes pas non plus gourmande,  
Car c'est un terrible défaut,  
Il suffit qu'on vous le défende  
Pour vous corriger aussitôt,  
Vous vous corrigez aussitôt.  
Jamais rien ne vous fait envie,  
Vous n'aimez pas les grands repas;  
Les gâteaux et la sucrerie  
Ne vous font jamais faire un pas:  
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

Ne perdons pas de temps... j'ai la clef du fruitier, personne ne me voit; entrons. (*Elle ouvre la porte du fruitier et entre dedans.*)

MADAME DE GENNEVAL.

Quoi!... Cécile!

FRANVILLE.

Qui jamais aurait cru!...

MADAME DE GENNEVAL.

Ducordeau, mon ami, ôtez cette échelle de là.

DUCORDEAU.

Bonne idée! (*Ducordeau va ôter l'échelle; il la tient droite et s'appuie dessus.*)

FRANVILLE.

Paix!.. la voici qui revient.

CÉCILE, *sortant du fruitier, et regardant dans son panier.*

Les belles pêches!... le beau raisin!... quel régal!... (*Elle mange.*) N'oublions pas mon frère, et allons mettre dans son armoire... (*Elle fait quelques pas, et s'arrête.*) Je ne sais; je suis aujourd'hui toute tremblante... J'ai un peu tort, j'en conviens...

AIR : de l'Angelus.

De me voir à cette heure, ici,  
Que diraient mon oncle et ma mère,  
Tout bas, moi, je m'accuse aussi,  
Que ne suis-je comme mon frère!  
C'est trop vrai, j'ai plus d'un défaut,  
Et je me fais la réprimande  
D'être coquette un peu trop tôt,  
Et d'être souvent trop gourmande.

DUCORDEAU, *avec joie, et lâchant l'échelle.*

Elle s'accuse, v'là c' qui nous sauve!

(*Le bruit que fait l'échelle en tombant réveille Cécile.*)

CÉCILE, *poussant un cri.*

Ah! (*Elle reste un moment immobile; tout le monde l'entoure.*) Où suis-je!... pour qui ces fruits?... ce panier? (*Elle se frotte les yeux.*) Tout le monde m'observe... qu'ai-je donc fait? (*Elle parcourt brusquement le cercle que les villageois ont formé, et arrive près d'Adolphe et Franville.*) Que vois-je! mon oncle! mon frère!

FRANVILLE.

Reviens à toi, ma Cécile.

ADOLPHE.

Personne ne t'accuse...

CÉCILE, *sans les entendre.*

Suis-je bien éveillée?.. non... c'est une illusion!... Ma mère! (*Elle se jète dans ses bras.*) défendez moi!... (*Elle se cache le visage.*)



MADAME DE GENNEVAL, *avec tendresse.*

Chère enfant ! d'où vient ta crainte ? N'as-tu pas pris soin de justifier tous ceux que j'accusais ; loin de te blâmer, chacun d'eux, ainsi que moi, reconnaît que c'est au somnambulisme que l'on doit attribuer tes torts apparens.

CÉCILE.

Ma bonne mère, vous me l'assurez, je vous crois ; embrassez-moi tous pour me prouver que vous ne m'en voulez plus. (*Elle embrasse son oncle et Adolphe.*)

FRANVILLE.

Chère petite ! Allons, il faut que je l'aime comme Adolphe.

MADAME DE GENNEVAL.

Mes bons amis, pardonnez mes soupçons. Ducordeau, vous serez toujours mon jardinier ; Louise, restez aussi près de moi, mais surtout surveillez mieux ma fille.

DucORDEAU.

Quel bonheur !

LOUISE.

Je ne la quitterai plus !

DucORDEAU.

Enfin, je n'aurons plus peur des revenans !

CÉCILE.

Ducordeau, je te rends ta clef ; mais ne la mets plus à la même place.

FRANVILLE.

Allons, allons, mes amis, plus de crainte, (*bas, à madame de Genneval*) plus de préférence, et tout le monde sera content.

CHOEUR.

AIR : de *Fiorella* (refrain du premier chœur.)

A la douce amitié,  
Aujourd'hui rendons grace ;  
Chacun reprend sa place,  
Et tout est oublié.

CÉCILE, *au public.*

AIR : *de la Vieille.*

Messieurs, ce n'est pas sans scrupules  
Que je me présente en ces lieux,  
Déjà, pour quatre *Somnambules*,  
Tout Paris n'a-t-il pas des yeux ?  
Mais pour arriver la dernière,  
N'allez pas me faire un procès ;  
Si vous daignez accueillir ma prière,  
J'attends de vous une indulgence entière ;  
Ce soir, afin de rêver un succès,  
Ah ! laissez-moi dormir en paix.

TOUS, *à voix basse.*

Ce soir, afin de rêver un succès,  
Ah ! laissez-la dormir en paix.

*Fin de la Petite Somnambule.*

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München